

*Note critique sur*

**Traian Sandu, *Ceaușescu. Le dictateur ambigu*, Paris, Perrin,  
2023, 569 p.**

*SERGIU MIȘCOIU*

UNIVERSITÉ BABES-BOLYAI

---

Bucarest, 22 décembre 1989. À la consternation générale, Nicolae Ceaușescu se fait huer et siffler par une foule essentiellement composée d'ouvriers mobilisés par les organes du parti pour témoigner de leur soutien envers le régime et son Conducator. Quelques heures plus tard, le dictateur et son épouse Elena allaient fuir en prenant l'hélicoptère pour un dernier voyage au bout duquel ils furent arrêtés, jugés et finalement exécutés quelques jours plus tard. Comment le « Fils le plus aimé de la Patrie », celui qui, à la fin des années 1960, enthousiasmait les foules et séduisait comme nul autre les leaders du monde occidental, est-il arrivé à ce point de non-retour ? En revanche, comment se fait-il que, selon des sondages concordants effectués en 2023 (année de la publication du livre de Traian Sandu), un Roumain sur deux regrette « l'Époque d'Or » durant laquelle la Roumanie était dirigée par Ceaușescu ?

Loin de proposer une réponse tranchée et commode à ces questions, le livre de Traian Sandu, agrégé d'histoire, nous propose une analyse systématique du caractère enchevêtré et du destin hors du commun que rien ne laissait présager de celui qui se voyait déjà vers la fin des années 1930 comme le futur « Staline de Roumanie ». Mariant la rigueur de l'historien rompu au travail dans les archives à la subtilité intellectuelle du politiste et du sociologue apte à pénétrer en détail les nuances idéologiques, les valeurs et les motivations sous-jacentes des comportements humains, Traian Sandu réussit à s'emparer du sujet avec, dirait-on, la facilité de celui qui a côtoyé le « Génie des Carpates » depuis son plus jeune âge.

En évitant de céder à la tentation de simplifier excessivement l'analyse du devenir de l'apparatchik quelque peu inclassable que fut le jeune Ceaușescu et de le réduire à une volonté atavique du pouvoir combinée à l'absence de toute boussole morale, l'auteur ne tombe pas non plus dans l'autre piège, celui qui consiste à réifier l'intelligence sociale du futur dictateur, en prétendant que celle-ci serait bel et bien la seule responsable de son ascension au sommet du pouvoir. Au contraire, Traian Sandu s'appesantit sur les caractéristiques des milieux socioculturels dont Ceaușescu fut le produit – la famille, le village natal, les petits ateliers bucarestois, les milieux communistes illégaux puis

carcéraux – sans voir pour autant dans ceux-ci l'unique facteur déterminant le sort politique de l'ambitieux militant.

Comment expliquer donc le parcours du futur premier et seul président de la République socialiste de Roumanie ? En suivant Traian Sandu, on ne peut que conclure qu'il s'agit d'un complexe causal irréductible à une explication moniste qu'on pourrait décliner sur plusieurs dimensions, exemplairement explorées d'une manière transversale tout au long de cet ouvrage.

D'abord, les traits d'une personnalité marquée par un acharnement inné et par une très haute opinion de soi-même, qui se sont avérés être les pièces maîtresses d'un véritable et inexpugnable moteur permettant au jeune communiste d'assumer des tâches risquées et surtout au-dessus de ses connaissances et capacités, puis, à l'apparatchik d'occuper des postes de plus en plus importants au sein du parti et de l'État, sans presque jamais douter de ses compétences ni du bien-fondé de ses décisions. L'historien franco-roumain esquisse ainsi les traits d'un fauve politique camouflé derrière son apparente médiocrité intellectuelle et culturelle et son narcissisme parfois ridicule – dans lequel l'observateur aurait déjà pu deviner les signes des délires mégalomaniques et du culte de la personnalité des années 1980.

Puis l'entourage, à commencer inévitablement par son épouse, Elena, son aînée de deux ans et compagne de route pour presque cinq décennies, promue jusqu'au poste de première vice-première-ministre. Comme observé par Traian Sandu, considérée par de nombreux observateurs comme ayant été éminemment négative, l'influence d'Elena sur son mari fit l'objet d'un traitement marqué par une forte misogynie, censée excuser le Conducator pour nombre de ses agissements convenablement mis sur le dos de la « maléfique » dirigeante du « Cabinet n° 2 ». Et à continuer par le « parrain » politique, Gheorghe Gheorghiu-Dej, auprès duquel Nicolae Ceaușescu a fait son apprentissage, d'abord, en prison, puis en gravissant les échelons au sein du parti et en participant aux purges des années 1950 dirigées contre les factions « cosmopolites », mais aussi contre certains « autochtones » incommodes. Pour ce qui est des autres membres de son entourage, si ceux-ci lui ont facilité par endroits l'ascension politique, c'est que Ceaușescu a su tirer profit de chaque relation, en sachant à tour de rôle s'associer et se dissocier de différents cadres du parti, en fonction de ses intérêts du moment.

Enfin, les processus historiques et les facteurs contextuels, qui lui ont souvent été favorables et dont il a su se servir pertinemment. Il s'agit surtout du passage du communisme internationaliste, imposé par Moscou et devenu de plus en plus gênant pour les communistes de l'intérieur, au national-communisme accompagné par un éloignement par rapport à l'URSS (certes limité, contrôlé et

même partiellement négocié avec le « Grand Frère de l'Est »). Traian Sandu nous explique en détail comment Ceașescu a pleinement soutenu et utilisé cette transformation idéologique pour s'acheter la sympathie d'un Occident mesmerisé par le refus du nouveau dirigeant du PCR de participer à l'invasion collective de l'URSS et des pays satellites en Tchécoslovaquie, en août 1968, pour mettre fin au Printemps de Prague. Mais il montre aussi comment ce capital de confiance, qui a permis à Ceașescu de monter dans la calèche de la Reine d'Angleterre et d'accueillir en grande pompe à Bucarest les présidents Richard Nixon et Valéry Giscard d'Estaing, a été par la suite gaspillé, notamment à partir du moment où le régime se replie sur lui-même et s'appuie sur un mélange de répression policière, de propagande nationaliste et « patriotarde », ainsi que de culte de la personnalité.

Il convient aussi de s'interroger sur le sens du mot « ambigu » présent dans l'intitulé du livre. Pour un observateur moins initié à l'histoire des pays communistes, le régime de Ceașescu des années 1980 aurait pu paraître tout sauf ambigu : une hiérarchie politique rigide ayant le Conducator à sa tête, le contrôle du parti unique sur l'État et la société, l'apparente omniprésence et omnipotence de la Securitate, une idéologie de plus en plus autoréférentielle, imposée d'une manière totalitaire à l'ensemble de la société. Toutefois, une lecture attentive du livre de Traian Sandu nous permet de comprendre que l'ambiguïté de Ceașescu consiste justement dans son penchant pour l'amalgame et la combinaison des idées, des positionnements et des stratégies politiques provenant des courants radicalement différents, voire opposés. Ainsi, à travers le temps et de manière différenciée, Ceașescu a pratiqué le marxisme-léninisme et le nationalisme, la soumission organique par rapport à l'URSS et la prise de distance par rapport à Moscou, la flatterie du peuple et sa privation de denrées élémentaires, le respect des hiérarchies du système du parti-État et l'affaiblissement total des institutions à travers leur soumission par rapport à son pouvoir personnel, l'admiration exprimée pour certains dirigeants des pays communistes « frères » et leur dénigrement systématique, l'ouverture internationale tous azimuts et l'isolement étanche de la Roumanie pour éviter « l'intrusion dans les affaires internes ».

Le livre de Traian Sandu a donc le grand mérite de peindre en détail un portrait nuancé de la personnalité de Nicolae Ceașescu, avec en arrière-plan un paysage presque tout aussi minutieux des cinq décennies du régime communiste roumain. Un modèle d'analyse lucide et éclaircie, à une époque où les biographies étendues et consistantes se font de plus en plus rares.